

La force de la France, c'est son ouverture !

Par SYLVIE GOULARD
Députée européenne,
Alliance des démocrates et des libéraux pour l'Europe (ADLE)

Il faut le dire, le répéter. La force de la France, c'est son ouverture : ouverture à l'humanité quand les philosophes des Lumières ont proclamé des valeurs universelles ; ouverture à l'Europe quand les pères fondateurs ont conçu la Communauté européenne. Ouverture à ceux qui, différents de nous, font la richesse et la beauté du monde.

La force de la France, c'est son ouverture. Ceux qui prétendent le contraire n'ont aucun sens – ou aucun souci – de l'histoire. Ils oublient la terrible leçon du passé : qui exacerbe la souveraineté nationale sème la discorde et récolte un orage d'acier. Au Parlement européen, François Mitterrand avait lancé : « *Le nationalisme, c'est la guerre.* » Sans doute n'est-ce pas un hasard si le chancelier Kohl, dans sa jeunesse, arrachait les poteaux frontières entre la France et le Palatinat. Leur génération savait de quoi elle parlait. En 1990, ils se sont disputés sur des frontières, la fameuse « ligne Oder-Neisse », mais c'était pour les fondre dans l'espace de liberté européen.

La force de la France, c'est son ouverture économique, si peu dans sa tradition mais dont elle a tant bénéficié. Comme l'écrivait en 1918 l'économiste

italien Luigi Einaudi : « *Il faut détruire et bannir pour toujours le dogme de la souveraineté parfaite. La vérité, ce sont les liens qui nous lient... La vérité, c'est l'interdépendance des peuples libres, non leur indépendance absolue.* » C'est pour avoir cherché le redressement dans l'abaissement des vaincus que les nationalistes français des années 20, protectionnistes, ont pavé la voie à un second conflit mondial. C'est grâce au Marché commun que les pays de la CEE se sont

Contre le changement climatique et à l'époque d'Internet, il n'y a plus de guérite, ni de garde champêtre tricolore qui protège.

relevés ensemble. Leur prospérité, ils l'ont fondée sur la liberté des échanges. Vision élitiste ? Non. Les travailleurs frontaliers et les routiers qui, chaque jour, franchissent sans contrôle les frontières ne sont pas des privilégiés. Respectables, les nations ne sont pas pour autant sacrées. Elles correspondent à une forme d'organisation politique récente – vieille tout au plus de quelques siècles, contingente, et que l'évolution du monde relativise. En dé-

pit des prétentions catégorielles de ceux qui les dirigent, certains champs de l'action politique leur échappent. Vision élitiste ? Non. Chacun peut le comprendre : contre le changement climatique et à l'époque d'Internet, il n'y a plus de guérite, ni de garde champêtre tricolore qui protège.

Après l'illusion de l'autorégulation des marchés, nous devons combattre l'absurde autorégulation des Etats. Vision élitiste ? Non. En Syrie, c'est le peuple qui paie le prix fort. En défendant des souverainetés nationales absolues, nous autorisons Bachar al-Assad à massacrer, nous permettons à d'autres tyrans, retranchés derrière leurs frontières, de lapider les femmes adultes ou de pendre les homosexuels, au mépris de l'universalité des droits.

Et que dire des milliards d'êtres humains qui, en ce moment même, crèvent de faim ou de maladie ? Ravalons nos larmes de crocodile : ils sont les victimes de l'impuissance internationale que notre amour immodéré des veto conforte. Si jamais vous étiez tentés dimanche, de voter pour un joueur de flûte nationaliste, pensez-y.

Une fois les drapeaux des meetings rangés, une fois le défoulement électoral terminé, il sera temps de passer aux choses sérieuses : faire émerger ce que le philosophe allemand Habermas appelle « *une politique intérieure mondiale* », jeter les bases d'une organisation politique moins cloisonnée, plus démocratique, plus juste. L'œuvre est titanesque. Elle n'en est pas moins nécessaire. Vision utopique ? Pas plus que d'avoir affirmé en 1789 que « *les hommes naissent et demeurent égaux en droit* ». Ou que d'avoir, en 1950, tendu la main aux Allemands. Dans cette entreprise, l'UE a une expérience à faire valoir, la France une chance de retrouver ce qui a fait sa grandeur : sa capacité à se dépasser.

Dans l'Ancien Régime et la Révolution, Alexis de Tocqueville décrit ainsi l'impact de la Révolution française : « *On parle de l'influence qu'ont exercée les idées de la France et l'on se trompe. En tant que françaises ces idées n'ont obtenu qu'une puissance bornée. C'est par leur côté général et, si j'ose le dire, par leur côté humain qu'elles ont été saisies.* »

PS : il faudra veiller à ce qu'en partant, il nous rende Victor Hugo, visionnaire, ardent promoteur des Etats-Unis d'Europe.